

Les loups photographes : Lewis Carroll et ses amies enfants.

Micheline Mehanna, psychologue clinicienne et psychanalyste.

De quoi sont faites les petites filles ?
De sucre et d'épices
Et de tout ce qui est bon
Et voilà de quoi sont faites les petites filles
(Nursery Rhyme)¹

Chronologie introductive :

27 janvier 1832 : Naissance de Charles Lutwidge Dodgson à Daresbury près de Warrington (Lancashire) en Angleterre. Fils d'un prêtre de l'Eglise anglicane, il est le troisième d'une famille de onze enfants nés en dix huit années. Il est l'aîné des garçons et jusqu'à l'âge de cinq ans il est le seul garçon entre quatre filles.

1851 : Ses études à Richmond à l'âge de douze ans puis à la célèbre *public school* de Rugby, dont il a gardé de mauvais souvenirs de brimades et de maltraitances l'amènent au *Christ College* d'Oxford en janvier 1851. Sa mère meurt la même année.

Décembre 1854 : Il obtient son diplôme de mathématique. Il devient « membre du college », ce qui normalement le contraignait à devenir prêtre.

Juin 1855 : Henry George Liddell, le père d'Alice, est nommé doyen du Christ Church College.

11 février 1856 : « Ecrit à Mr Yates pour lui envoyer des propositions de noms : 1. Edgar Cuthwellis (anagramme de « Charles Lutwidge »). 2. Edgar U.C. Westhill (ditto). 3. Louis Carroll (dérivé de Lutwidge = Ludovic = Louis, et de Charles). 4. Lewis Carroll (ditto). (**1^{er} mars** : c'est Lewis Carroll qui a été retenu).

25 avril 1856 : « Je suis allée au doyenné avec Southey cet après-midi pour essayer de faire une photographie de la cathédrale : deux tentatives qui ont échoué. Les trois petites filles ont passé dans le jardin la plus grande partie du temps où nous étions là, et nous sommes devenus d'excellents amis : nous avons essayé de les regrouper au premier plan de la photographie, mais elles ne furent pas des modèles très patientes. Je marque ce jour d'une pierre blanche » (Journal).

1^{er} mai 1856 : « Mon appareil est arrivé. J'ai fait quelques photographies avec le collodion avarié de Southey » (Journal).

1861 : Il est ordonné diacre. Par la suite, sa timidité et son bégaiement lui servent de prétexte pour refuser le titre de prêtre. Il reste néanmoins à Christ Church. Carroll était bègue et gaucher et ses dix frères et sœurs l'étaient paraît-il, tous aussi. C'est ce bégaiement qui l'aurait fait renoncer à sa vocation religieuse. Ce bégaiement était intermittent puisqu'il le quittait semble t-il lorsqu'il se trouvait en compagnie des enfants.

4 juillet 1862 : Au cours d'une promenade en barque entre Oxford et Godstow, Alice Liddell demande à C. L. Dodgson de raconter une histoire pendant que le révérend Robinson Duckworth rame, Dodgson raconte à Alice, 10 ans et ses deux sœurs Edith (8 ans) et Lorina (13 ans) ce qui allait devenir *Alice au pays des merveilles*. Alice lui demande d'écrire le conte.

¹ Lewis Carroll, Lettres à ses amies-enfants, Préface de Francis Lacassin, p. 287-290, Poème p. 287, et lettre à Gertrude Chataway du 9 décembre 1875, p. 330, éditions Bouquins, Robert Laffont.

30 juin 1863 : La famille Liddell part à Llandudno.

Novembre 1864 : Lewis Carroll achève une version intitulée *Les aventures d'Alice sous terre* et l'offre à Alice Liddell pour les fêtes de Noël 1864. Le manuscrit a été écrit entre juillet 1862 et février 1863 comporte 37 illustrations. Cette version illustrée par Carroll ne sera publiée qu'en 1886. George MacDonald lui conseille de soumettre le livre pour publication.

11 mai 1865 : « Rencontre avec Alice et miss Prickett dans la cour : Alice me paraît changée, mais je ne dirai pas vraiment en mieux ; elle est probablement en train de traverser la traditionnelle et ingrate période de transition » (Journal).

1865 : Publication de *Alice au pays des merveilles* (Lewis Carroll), illustré par John Tenniel (1820-1914). Les relations entre Carroll et Alice se détériorent. La mère d'Alice, Mme Liddell tient ses enfants à l'écart de l'écrivain.

1872 : Publication de *De l'autre côté du miroir* (Lewis Carroll).

Le 11 mai 1872, dans une lettre à Mary MacDonald, il écrit : « L'atelier de photographe que j'ai fait construire au dessus de mon appartement est maintenant terminé, et j'y fais des photographies presque quotidiennement. Si vous venez me voir, apportez vos plus beaux « affutiaux », et je tirerai de vous un splendide portrait ».

1876 : Publication de *La chasse au snark* (Lewis Carroll).

1877 : A partir de 1877, Lewis Carroll passe tous les étés deux mois à Eastbourne au bord de la mer. Eastbourne est le lieu où il renouvelle selon sa propre expression ses « amitiés enfantines ».

1880 : Il renonce à la photographie. Il indique que pour des motivations d'ordre technique (le passage du procédé au collodion à celui de la plaque sèche), il renonce à la pratique de la photographie et décide de s'adonner désormais au dessin. A la date du 30 juin 1880, il écrit dans son Journal : « Classement et effaçage de négatifs : j'en ai beaucoup trop sur les bras ».

Alice Liddell se marie en 1880 l'année où Carroll abandonne la photographie.

14 juillet 1881 : Il renonce après vingt-six années à l'enseignement : « J'ai arrêté plus fermement que je ne l'avais jamais fait la décision qu'il est temps maintenant que je démissionne de mes fonctions de professeur de mathématique ». Le **18 octobre 1881** : « 6 heures du matin. Je viens de prendre une des décisions importantes de mon existence en envoyant au doyen ma proposition de démissionner de ma charge de conférence en mathématiques, pour prendre effet à la fin de l'année » (Journal).

1885 : Publication de *Une histoire embrouillée* (C. L. Dodgson).

Lewis Carroll écrit le 1^{er} mars 1885 à Alice Liddell pour lui demander l'autorisation de publier le manuscrit de la première version de *Alice* chez Macmillan.

1^{er} novembre 1888 : Dernière rencontre entre Lewis Carroll et Alice Liddell. Il écrit à ce sujet dans son journal : « Skene a amené Mr Hargreaves, qu'il a invité ; c'est le mari d'Alice. C'était un étranger pour moi bien que nous nous soyons rencontrés, il y a des années de cela, comme étudiant et professeur. Il n'était pas facile de rattacher dans mon esprit ce visage inconnu aux souvenirs d'autrefois, cet étranger avec l'Alice que j'ai connue si intimement et que j'ai aimée jadis, et dont je n'aurai jamais de meilleur souvenir que celui d'une fillette de sept ans qui exerçait une fascination absolue ».

1889 et 1893 : Publication de *Sylvie et Bruno* en deux volumes (Lewis Carroll).

1994 : Publication de *Ce que la tortue dit à Achille* (C. L. Dodgson).

14 janvier 1898 : Mort à Guilford dans le Surrey des suites d'une broncho-pneumonie à l'âge de 66 ans.

Les amitiés enfantines de Lewis Carroll :

Le 25 avril 1856, le révérend Charles Dodgson (1832 – 1898), professeur de mathématiques à Christ Church College à Oxford rencontre pour la première fois Alice. Il devait photographier la cathédrale à partir du jardin du doyen de Christ Church College et c'est dans ce jardin qu'il vit pour la première fois les trois filles du doyen Liddell : Alice, Lorina et Edith. Il est attiré par Alice Liddell, la cadette âgée de 4 ans. Rentré chez lui, il note dans son journal : « Je marque ce jour d'une pierre blanche ». Formule qu'il répètera à chaque fois qu'il est impressionné par une fillette. Cette rencontre inaugurale signe le début d'un scénario et d'un comportement répétitif, d'un mode opérationnel précis et quasi invariable concernant les petites filles : Il rend visite aux parents avec des cadeaux ou des jeux, il invite la ou les fillettes à goûter chez lui, à partager ses promenades, à l'accompagner à des spectacles pour enfants. Le premier prétexte (jusqu'en 1880) est une séance de pose photographique. Ce scénario s'est répété des centaines et des centaines de fois.

Pendant des années Carroll fréquente les filles Liddell. Le 11 mai 1865, Alice a 13 ans, Carroll la croise dans la cour de Christ Church College quelques semaines avant la parution d'*Alice au pays des merveilles*. Il note dans son journal : « Alice me paraît très changée, mais je ne dirais pas vraiment en mieux ».

Lewis Carroll traque et aborde les fillettes partout : les lieux publics, les églises, les théâtres, les musées, les gares, les compartiments de chemins de fer, les enfants de collègues ou de personnalités mais aussi des inconnues qu'il croisait par hasard lors de ses promenades. A partir de 1877, il passe tous les étés deux mois à Eastbourne. Le 27 septembre 1877 il écrit dans son journal : « Départ pour Guildford. Mes amitiés enfantines ont été beaucoup plus nombreuses, au cours de cette villégiature au bord de la mer, que les années précédentes. Voici une liste : WADDY, Minny, Louise, Edith, Annie, et Lucy ; DYMES, Margie, Ruth, Dora, Helen, Maud ; CHRISTIE, Dora ; BLAKEMORE, Edith ; WOODERUFFE, Violet ; Burton, Mabel ; Gordon, Emily, Violet ; WHICHER, Rose ; HULL, Alice, Agnes, Eveline et Jessie ; BELL, Grace, Maud, Nellie ; SMITH, Agnes, Gracilla. A quoi s'ajoutent celles dont j'ai fait connaissance sans qu'elles deviennent vraiment des amies : BURNLEY, Emily et Charlotte ; Mould, « Bilda » et « Trotty » ; WILLIAMSON, Janie, Nellie, Lottie ; SHARPE, Gertrude, Evelyn ».

Carroll collectionne les petites filles et il ne laisse jamais filer une occasion pour enrichir sa collection. Patrick Rogiers, dans son ouvrage, *Lewis Carroll. Dessinateur et photographe* le décrit comme « un chasseur d'images aux aguets traquant ses égéries sans trêve et sans répit » (p. 87). Non seulement il collectionnait les photographies mais il entretenait également avec ses amies enfants une correspondance incroyable par son nombre. Parmi les centaines de lettres qui ont survécu, Evelyn Hatch en a rassemblé cent soixante dix sous le titre *Letters of Lewis Carroll to his child-friends* en 1933. Dans la collection Bouquins, dans les Lettres à mes amies-enfants, on trouve cent lettres, traduites par Henri Parisot. Une seule des lettres est adressée à un petit garçon, Bertie. Lewis Carroll, nous y reviendrons, détestait les petits garçons.

Carroll était un collectionneur et il s'est servi du courrier adressé aux petites filles pour développer et enrichir sa collection d'autographes et de photographies. Il demandait aux petites filles de lui envoyer des photos et lorsqu'il prenait une petite fille en photo, il lui demandait d'apposer sa signature. Carroll répertorie scrupuleusement toutes les photos, tous les autographes pour aboutir à la fin à une collection de 720 photos qu'il estimait dignes d'être conservées. Parmi ces photos que Lewis a conservées beaucoup ont été retrouvées. Les

autres ont été retournées à leur propriétaire ou alors détruites par lui et il n'en reste aucune trace. Certaines ont également été « égarées » par ses héritiers.

Concernant l'agencement de sa collection, Carroll était méthodique, pointilleux, précis et perfectionniste. Il tenait à jour un relevé détaillé du courrier qu'il expédia et qu'il reçut depuis le 1^{er} janvier 1861 jusqu'au 8 juin 1898. Il notait tout dans un livre de référence. Il était en mesure de retracer toute sa correspondance. Il a ainsi répertorié quelques trois mille lettres ainsi que tous les autographes qu'il avait accordés. Il gardait les plaques classées et répertoriées des photographies. Il gardait aussi d'ailleurs ses menus et ses listes d'invités.

En date du 25 mars 1853, il mentionne déjà dans son journal cent sept prénoms. Le système de classement de Carroll reposait sur le prénom. Chaque photo était accompagnée du prénom de l'enfant, de sa signature au-dessous du portrait, et d'une date de naissance.

En général, les relations cessaient lorsque ses amies quittaient l'enfance pour l'adolescence. Le 30 novembre 1867, il écrit à Mary MacDonald : « Il y a si longtemps que je ne vous ai vue que je redoute un peu que vous n'en ayez profité pour « devenir une grande fille » et le 5 janvier de la même année à sa sœur Lilly : « J'espère que vous serez encore une enfant la prochaine fois que je vous verrai ». Et à Dolly Argles, en avril 1868 : « Certains enfants ont une bien désagréable habitude, qui est de devenir grands : j'espère que vous ne ferez rien de semblable d'ici notre prochaine rencontre ». Ou encore le 31 mars 1890 à A. E. « [...] D'ordinaire, la petite fille devient un être si différent lorsqu'elle se transforme en femme, que notre amitié, se voit contrainte d'évoluer : et, en général, cette évolution s'effectue par le passage d'une intimité affectueuse à des rapports de simple politesse qui consistent à échanger un sourire et un signe de tête lorsque nous nous rencontrons ».

Lorsque l'on s'intéresse à l'auteur d'*Alice*, il peut arriver de ne plus savoir s'il faut écrire Charles Dodgson ou Lewis Carroll. Certes les ouvrages de fiction ont été publiés sous le pseudonyme de Lewis Carroll et les livres de mathématiques sous celui de Charles Dodgson. Néanmoins Lewis Carroll jouait tellement de son dédoublement que ce jeu de cache-cache peut nous faire douter parfois de l'unité de ces deux personnages, de leur identité. Les lettres à ses amies enfants sont dans leur majorité signées Dodgson. Dans la correspondance adressée à Christ Church où il est souvent question de photographie, les enfants l'appelaient « Oncle Dodgson ». Mais pour attirer les petites filles chez lui, il leur offrait des exemplaires dédicacés de ses œuvres. Dans une lettre adressée à Isabelle Standen en date du 22 août 1869, il écrit : « Un de mes amis, qui se nomme Mr Lewis Carroll, me dit avoir l'intention de vous envoyer un livre. C'est un de mes amis les plus chers. Je l'ai connu toute ma vie (nous avons le même âge) et je ne l'ai JAMAIS quitté. Naturellement il était avec moi aux Jardin, à moins d'un mètre de moi, tandis que je dessinais pour vous ces PUZZLES. Je me demande si vous l'avez vu ? ».

Certes, les écrits littéraires de Lewis Carroll sont remplis de personnages qui doutent de leur identité. Ce dédoublement s'aggrave au fil du temps et à la fin de sa vie Carroll mène une vie de reclus de peur d'être reconnu et importuné comme l'auteur d'*Alice*. « Lorsque parvient ici une lettre adressée à Lewis Carroll, Christ Church, ou bien cette lettre va tout droit au bureau des rebus, ou bien elle grave dans l'esprit de ceux qui ont l'occasion de la tenir entre leurs mains, le fait que je désire le moins leur faire connaître ». Dodgson fait disparaître Carroll et détruit toute correspondance adressée à son nom. On se souvient ici d'une réplique d'Alice :

« Mais il est inutile, à présent de faire semblant d'être deux ! Alors qu'il reste à peine assez de moi pour faire une seule personne digne de ce nom ! ».

« Nous allions chez lui escortées de notre gouvernante. Nous prenions place sur un grand sofa. Il s'installait entre nous et, tout en nous racontant des histoires, il dessinait avec un crayon ou une plume. Quand il nous avait bien amusées, il nous faisait poser et il prenait ses photographies avant que nos expressions aient eu le temps de changer. Il semblait avoir une réserve inépuisable d'histoires fantastiques, qu'il inventait au fur et à mesure tout en dessinant sans arrêt sur une grande feuille de papier. Ses histoires n'étaient pas toujours complètement inédites. Parfois, il nous donnait une variante d'une histoire déjà racontée, parfois il débutait sur quelque chose que nous connaissions mais, en se développant, l'histoire, fréquemment interrompue, changeait du tout au tout et de façon inattendue. Quand nous allions en excursion sur la rivière avec Mr Dodgson, ce que nous faisons tout au plus quatre ou cinq fois au cours du trimestre d'été, il emportait toujours un panier plein de gâteaux et une bouilloire qu'il faisait chauffer sur un feu de brindilles. Plus rarement, nous partions pour une journée entière, et alors il emportait toutes sortes de provisions – du poulet froid, de la salade et des tas de bonnes choses. Ce que nous aimions le plus, c'était remonter à la rame jusqu'à Nuneham et pique-niquer sous bois dans l'une des huttes construite à cet effet par Mr Harcourt. M. Dodgson, à Oxford, était toujours vêtu de noir, comme un pasteur, mais quand il nous emmenait sur la rivière, il portait des pantalons de flanelle blanche. Il remplaçait son chapeau noir par un chapeau de paille, mais naturellement, il gardait ses chaussures noires, parce qu'à cette époque les tennis blanches n'avaient pas été inventées. Il se tenait toujours très droit, plus que très droit même, il avait l'air d'avoir avalé un manche à balai... ».

Alice Liddell, The Cornhill Magazine, juillet 1932

Lewis Carroll et les petits garçons :

Dans une lettre écrite le 31 mars 1890 à une amie dénommée A. E., Lewis Carroll écrit alors qu'il avait déjà 58 ans : « Je suis vraiment avec vous de tout cœur lorsque vous dites que les enfants vous intimident chaque fois qu'il faut les recevoir ! Il arrive qu'ils m'inspirent une terreur panique – les petits garçons surtout. Je m'entends assez bien, de temps à autre, avec les petites filles, lorsqu'elles sont peu nombreuses. Mais avec les petits garçons, je me sens hors de mon élément... ». Et Carroll de raconter une anecdote d'un ami d'Oxford à qui il avait envoyé un exemplaire dédicacé de « Sylvie et Bruno » et qui, dans sa lettre de remerciement, crut bien faire en proposant de lui amener son rejeton pour qu'il le photographie. Sur quoi Carroll s'écria : « N'en faites rien ! ». Et nuancant son opinion, il précise : « Il s'imaginait que je raffolais de tous les enfants, sans exception. Mais que voulez-vous, je ne suis pas omnivore et à l'instar des cochons, je trie ». D'ailleurs dans Sylvie et Bruno, Carroll décrit Uggug comme « un gros garçon hideux à l'expression porcine ».

On s'est beaucoup interrogé sur les raisons de cette répulsion de Carroll pour les petits garçons. Les souvenirs des brimades nocturnes lors de son passage au collège de Rugby sont souvent invoqués pour expliquer cette terreur panique qu'il avait pour les garçons. Carroll avait donc une préférence exclusive pour les petites filles d'âge pré-pubère.

Le seul exemple connu d'une lettre adressé par Lewis Carroll à un petit garçon, lettre publiée dans les éditions Bouquins à la page 374.

Les Châtaigniers, Guilford,
Le 9 juin (année inconnue).

Mon cher Bertie,

J'eusse été très content de vous écrire comme vous en exprimez le désir, si plusieurs objections ne s'y fussent opposées. Lorsque je vous les aurai fait connaître, vous comprendrez, je pense, que je n'ai pas tort de vous dire : « non ».

La première objection, c'est que je n'ai point d'encre. Vous ne le croyez pas ? Ah si vous aviez vu l'encre que l'on avait de mon temps ! (C'était vers l'époque de la bataille de Waterloo, à laquelle j'ai pris part comme simple soldat). Ma parole, il suffisait de verser un peu de cette encre sur le papier, et elle continuait d'écrire toute seule ! L'encre que nous avons de nos jours est si stupide : si, à sa place, vous commencez d'écrire un mot, elle est incapable de l'achever.

La seconde objection, c'est que je n'ai point le temps. Vous ne croyez pas *cela* non plus, dites-vous. Eh bien, qui s'en soucie ? Si vous aviez vu le temps que l'on avait de *mon* temps ! (C'était à l'époque de la bataille de Waterloo où je commandais un régiment). L'on disposait alors de vingt-quatre heures par jour, et quelquefois de trente ou de quarante.

La troisième objection et la plus grave de toutes, c'est que j'ai horreur des enfants. J'ignore, certes, pourquoi : mais je les *déteste*. Tout comme on déteste les fauteuils et le plum-pudding. Vous ne croyez pas *cela* non plus, n'est-il pas vrai ? Eh bien, ai-je jamais dit que vous le croiriez ? Ah, si vous aviez vu les enfants que l'on avait de *mon* temps ! (A l'époque de la bataille de Waterloo, où je commandais l'armée anglaise. On m'appelait alors « le Duc de Wellington », mais je trouvais fort ennuyeux de porter un si long nom, et c'est pourquoi je l'échangeai contre celui de « Mr Dodgson ». Je choisis ce nom-là parce qu'il commence par la même lettre que « duc »). C'est pourquoi pas, voyez-vous bien, il me serait impossible de vous écrire.

Avez-vous des sœurs ? Je ne m'en souviens plus. Si vous en avez, présentez-leur mes amitiés. Je suis grandement obligé à votre oncle et à votre tante de ce qu'ils me permettent de garder la photographie.

J'espère que vous ne serez pas trop déçu de ne recevoir aucune lettre de

votre ami affectueux
C. L. DODGSON.

Le Petit Chaperon rouge :

La photographie d'Agnès Grace Weld, la nièce de Tennyson, a été prise en extérieur à Croft Rectory le 18 août 1857. Carroll qui connaissait bien le conte de Perrault l'a intitulée « Little red ridding-hood » (Le petit chaperon rouge). Cette photographie fut montrée à la cinquième exposition de la Photographic Society tenue au South Kensington Museum en 1858. Carroll l'estimait donc suffisamment réussie pour la présenter à un public qui dépassait le cadre de ses connaissances. Il ne faut pas oublier que Carroll ne se considérait pas comme un photographe professionnel et faisait un usage privé de ses photographies. Il ne les montrait qu'aux personnes de son choix. Il avait une répulsion à se faire photographier et à montrer son

portrait à des inconnus. D'ailleurs, il évitait de diffuser sa propre photo pour rester « inconnu ». Comme il l'explique dans une lettre adressée le 7 avril 1868 à Magie Cunynghame, il a refusé d'envoyer son portrait à la Reine Victoria prétextant qu'il est contraire à ses principes de donner sa photographie, si ce n'est à de très jeunes personnes.

Plus d'un point commun, nous dit Roegiers unissait Carroll à Perrault dont tout le travail consistait à fixer par écrit des contes recueillis pour l'amusement des enfants. Carroll lui-même disait qu'une histoire pour enfants qui ne commençait pas par « Il était une fois » n'était pas une bonne histoire. D'ailleurs le poème qui précède *Les aventures d'Alice au pays des merveilles* en fait clairement un conte aux yeux de son auteur.

Le 6 janvier 1858, il écrit dans son journal : « J'ai terminé quelques strophes sur le Petit Chaperon rouge, et les ai copiées dans l'album de photographies. Je compte aussi les envoyer à Southey pour le catalogue de l'Exposition photographique ».

Cette photo d'Agnès Grace Weld, déguisée en petit chaperon rouge et datant de 1857 a été prise avant que le petit chaperon rouge encore confiant et souriant ne se lance dans le bois où l'attend le loup, prêt à la « dévorer ». Elle porte dans la main gauche un panier en osier contenant le petit pot de beurre et les galettes. Sa main droite, retient les plis de la cape, et soulève le linge qui protège les provisions de manière à rendre visible le contenu du panier.

Agnès Weld est revêtue du célèbre chaperon rouge. En arrière plan, la frondaison d'une haie symbolise la profondeur du bois. Le petit chaperon rouge de Carroll se prépare à sa rencontre avec le loup qui lorsqu'il la verra aura « bien envie de la manger ». Faut-il rappeler que l'auteur d'*Alice* avait ses invitées avant d'effectuer la « prise » de vue en studio.

Carroll s'assimile-t-il au loup ? Il connaissait parfaitement le texte de Perrault et la morale à la fin du conte pour qu'aucun doute ne subsiste quant au sort réservé à la petite fille. Ne trouve-t-on pas, d'ailleurs dans ce conte une description du comportement de Carroll à l'égard des petites filles ? Un grand méchant loup séducteur assimilé à ces loups « d'une humeur accorte, sans bruit, sans fiel et sans courroux, qui privés, complaisants et doux, suivent les jeunes demoiselles jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles ; Mais hélas ! Qui ne sait que ces loups doucereux, de tous les loups sont les plus dangereux ». N'es-ce pas le schéma suivi par Carroll pour attirer dans son studio d'innocentes petites filles et les photographier toutes nues, c'est-à-dire pour reprendre l'expression utilisée par l'auteur, « sans rien à porter » ?

Bien entendu, nous n'avons aucune de ces photos et personne n'a vu les photos de petites filles nues. Carroll les a sans doute détruites en partie en 1880. Certaines auraient été renvoyées aux parents des fillettes et la famille de Carroll après sa mort aurait détruit, à la demande de Carroll lui-même les négatifs.

On peut néanmoins supposer, avec Roegiers que les petites filles qui ont posé entièrement déshabillées, « dévêtues », « nues », « en tenue d'Eve », dans leur costume préféré comme se plaisait à dire Carroll, c'est-à-dire « sans rien à porter » devaient adopter la même expression de dépit et de désolation que sur les autres photos prises par Carroll. Cette expression qui est, nous dit l'auteur de *Lewis Carroll. Dessinateur et photographe*, la marque distinctive de ses photographies.

L'énigme de l'abandon de la photographie en 1880 :

Le 13 juillet 1880, Carroll a 48 ans et il renonce soudainement, du jour au lendemain, à la photographie, pas seulement la photographie de petites filles nues mais toute forme de photographie, activité qu'il pratiquait depuis vingt trois ans, bien avant, donc, la publication des aventures d'Alice. Dans son journal, la dernière indication à ce sujet date du 15 juillet. Il indique des motivations d'ordre technique mais il ne donne pas les véritables raisons de cet abandon. Cet abandon demeure donc un mystère d'autant plus que Carroll n'en a donné aucune explication. La question s'est posée d'un lien entre ses photographies de petites filles nues et l'abandon de la photographie. Ce qui est certain, c'est que s'il renonce à la photographie il ne renonce pas pour autant aux petites filles et ses nombreuses lettres en témoignent. A partir de 1877, lors de ses étés à Eastbourne, il rencontre un nombre vertigineux de petites filles. Carroll apparaît comme un prédateur compulsif de petites filles. Alice Liddell se marie en 1880 l'année ou Carroll abandonne la photographie.

Il décide dès lors de prendre des cours de dessin dans une académie. Le nu apparaît pour lui comme le comble de la pureté. Il note à ce sujet dans une de ses lettres à ses amies enfants « les seules études que j'avais jamais eu l'occasion de faire ayant été chacune d'enfants de cinq ans... [...] Cela me mettait mal à l'aise de voir que c'était pour elle qu'une affaire de métier. Je pense qu'il faudrait que le spectateur cherche le mal pour éprouver autre chose à son égard qu'un simple sentiment de beau comme si on regardait une statue ». Il demande d'ailleurs plus tard à Gertrude Thomson de lui envoyer des croquis d'enfants nus.

L'année suivante, en 1881, il quitte ses fonctions d'enseignant à Christ Church. Il rejette pratiquement toute occupation mondaine et décide ne plus effectuer aucun voyage. Il se consacre à la rédaction d'ouvrages de logique et de mathématiques qui représentent pour lui « la matérialité abstraite de la réalité ». Comme le dit Jean Gattegno, entre Dodgson et Carroll, « l'état de rupture est définitivement consommé ».

Parmi les photos de Carroll on peut distinguer les photos d'adultes et les photos d'enfants ; les photos en plein air et les photos de studio ; les photos déguisées et en déshabillés et les photos de nus.

Dodgson commença tout d'abord par photographier les membres du corps enseignant de Christ Church (une centaine au total) qu'il fit défiler à peu près tous dans le même fauteuil en cuir noir où il posa lui-même. Il fit des portraits d'artistes et de personnalités célèbres. Des hommes de lettres, des peintres, des scientifiques, des actrices et des éditeurs. La photographie lui servait de « carte de visite » auprès des célébrités de son temps. Photographier les membres du corps enseignant de Christ-Church et photographier des personnalités lui permit plus tard de photographier leurs enfants. Photographier des adultes était au départ une façon d'accéder aux enfants. De même photographier les familles était une manière d'arriver aux enfants de ces familles et en particulier aux petites filles puisque les petits garçons ne l'intéressaient aucunement.

Nulle part dans son journal ni dans sa correspondance il ne fait allusion à un portrait d'adulte qu'il estime particulièrement réussi. Au contraire, concernant ses photographies d'enfants il écrit dans son journal : « Je marque cette journée d'une pierre blanche. Le résultat de cette activité forcenée, sournoise, embarrassée, c'est cette « collection » superbe de photos ».

Nous l'avons dit, le 13 juillet 1880 Lewis Carroll âgé de 48 ans abandonne la photographie. Pour tenter de trouver quelques explications, nous avons relu avec une attention particulière son journal de l'année 1880 pour y trouver des indices.

En date du **5 février 1880**, nous pouvons lire : « J'ai conduit « Atty » Owen et son petit frère chez moi pour qu'ils attendent qu'Owen soit libre. Elle ne fait pas quatorze ans et quand, après l'avoir embrassée au moment où nous nous sommes quittés, j'ai appris (par Owen) qu'elle en a dix sept, je n'en suis pas revenu, mais je ne pense pas que ni elle ni moi ayons été très fâchés de l'erreur ainsi commise ! J'ai envoyé des excuses pour rire à Mrs Owen, l'assurant que cet incident avait été « aussi affligeant pour sa fille que pour moi-même » ! Et ajoutant que je ne l'embrasserais plus désormais ». Puis en date du **6 février** : « Mrs Owen traite cette affaire avec le plus grand sérieux ! Elle précise que « nous prendrons soin que cela ne se reproduise pas », remarque qui sous-entend qu'elle doute de ma parole et que j'ai demandé à Owen d'expliquer après avoir consulté Kitchin sur le cas que je dois en faire ».

25 mai : « Mrs Kitchin m'a amené Xie et Dorothy, et j'ai pris plusieurs photos.

29 mai : « Annie et Frances m'ont été amenées à 11 heures, et j'ai fait d'elles quatre photographies, principalement dans la tenue qu'elles préfèrent : « sans rien à porter ».

31 mai : « L'archevêque Tait (en visite à Balliol) est venu, sur ma demande, se faire photographier. Il a amené avec lui ses deux fillettes, très agréables enfants.

15 juin : « Mrs Hatch a amené Evelyn, dont j'ai fait deux photos dans la robe tâchée.

30 juin : « Classement et effaçage de négatifs : j'en ai beaucoup trop sur les bras ».

15 juillet : « J'ai passé la matinée à faire des tirages. Gertrude et Gerida Drage sont venus à 3 heures, et j'ai passé deux heures à les photographier : virage, fixage, etc., ensuite, jusqu'à 7 heures ».

3 septembre : « J'ai promis un snark à une toute nouvelle amie, Lily Alice Godfrey, de New-York. Huit ans, mais parlant comme une fille de quinze ou seize ans ; a refusé de se laisser embrasser au moment de se dire au-revoir, sous prétexte qu'elle « n'embrassait jamais les messieurs ». Il est assez pénible de voir l'innocence adorable de l'enfance si tôt envolée ; mais j'ai bien peur qu'il ne soit exact qu'il n'y a plus d'enfants en Amérique ».

A partir du moment où Carroll s'est fait construire un studio à verrière au-dessus de son appartement de Christ-Church, il ne photographia plus à l'extérieur. Il ne photographiait d'ailleurs les enfants que dans des attitudes ou comportements reconstitués et joués. Les enfants faisant par exemple semblant de lire ou de dormir, ils étaient déguisés, etc. De la même manière que ses ouvrages lui permettaient d'entrer en contact avec les enfants, il leur en offrait des exemplaires dédicacés, la photographie (mais aussi le dessin) lui servait également d'appât pour les approcher. Il prétextait sa collection de « microphotographs » pour attirer les petites filles chez lui.

Son entreprise de séduction s'enclenchait dès que la petite fille était déposée et laissée seule par ses parents dans le studio. Seule, sans chaperon. A ce moment son scénario, toujours

invariable, pouvait démarrer : les préparatifs de la prise de vue. Il utilisait une panoplie de jouets et d'attractions qu'il possédait : miroirs déformants, poupées, boîtes à musique, théâtre miniature, jouets mécaniques, déguisements. Il gavait ses victimes de friandises, pâtisseries, chocolat chaud. Il les couvrait de caresses et de cadeaux. Les fillettes posent généralement seules dans son studio sans le soutien d'une autre fillette, qui pose, elle aussi. Pas de témoins. Il s'agit d'un tête-à-tête bien orchestré. Arrive ensuite, dans un deuxième temps le moment de la prise de vue. Dans quasiment toutes les photos de Carroll on perçoit, comme le décrit précisément Roegiers, un sentiment d'intense tristesse, de lassitude et d'abandon. Les préparatifs de la prise de vue étaient, à l'époque, lents et compliqués. Ils duraient plus de trois quarts d'heures. Le temps de pose oscillait entre une minute et une minute trente. Certains sujets photographiés par Cameron un photographe célèbre de l'époque de Carroll parlent de « véritable torture » et « d'enfer ». Les visages expriment la détresse et l'abattement.

« Ce n'est plus le désir d'être photographiée qui s'inscrit dorénavant sur la binette déconfite de Birdie mais bien la perspective de l'achèvement de ce désir auquel visiblement elle ne croit plus. Et c'est à ce moment là précisément, quand la petite fille lassée d'attendre a perdu jusqu'à la notion d'elle-même, dans ce moment creux où filtre dans son œil le reflet vacillant d'une incertitude et où la gaieté est à ce point retombée que le minois se couvre imperceptiblement d'un voile de tristesse, c'est à ce moment précis de la vaste plongée dans l'oubli de soi qui succède aux moments de tension et de joie, que s'accomplit enfin la totale désunion du sujet et que, sans jubilation ni gourmandise, sans effervescence et sans rien laisser paraître de l'excitation qu'aurait pu laisser supposer l'euphorie des préparatifs, sans l'ombre d'une hésitation, froidement et sans perdre une seconde, Carroll appuie sur le bouton » (Roegiers, 2003, p. 113).

Le journal et la correspondance de Carroll :

Le journal de Carroll a été écrit sur des cahiers in-quarto numérotés de « 1 » à « 13 ». Quatre de ces cahiers ont été « perdus ». L'auteur *d'Alice* a tenu son journal à partir de 1854. Son journal lui sert d'agenda. Dans sa correspondance qu'il adresse à plus de huit cents petites filles il laisse également des indices précieux.

- N°1. Perdu.
- N°2. 2 janvier 1855 – 26 septembre 1855.
- N°3. Perdu.
- N°4. 1^{er} janvier 1856 – 31 décembre 1856.
- N°5. 1^{er} janvier 1857 – 17 avril 1858.
- N°6. Perdu.
- N°7. Perdu.
- N°8. 9 mai 1862 – 6 septembre 1864.
- N°9. 13 septembre 1864 – 24 janvier 1868.
- N°10. 2 avril 1868 – 31 décembre 1876.
- N°11. 1^{er} janvier 1877 – 30 juin 1883.
- N°12. 1^{er} juillet 1883 – 30 juin 1892.
- N°13. 1^{er} juillet 1892 – 23 décembre 1897.

Stuart Collingwood, son neveu, cite les treize cahiers dans la biographie de Lewis Carroll. Il s'est servi des 13 cahiers complets. En 1932, au moment de la célébration du centenaire de

Dodgson / Carroll, on se mit en quête de ses écrits. Dans un souci de transparence, la famille accepte de publier le journal de Carroll puis ses lettres. On retrouva donc le journal mais quatre des treize cahiers avaient disparu. Mrs Liddell n'approuvait pas les relations d'Alice et de Carroll. Le cahier concernant le différent de Mrs Liddell et de Carroll a disparu. On peut donc supposer que le journal a été censuré.

De plus, le journal ne fut pas publié dans son intégralité. Des coupures ont été faites pour en faciliter la lecture. Concernant les « amitiés enfantines » par exemple, l'éditeur a supprimé les longs récits concernant la façon dont Dodgson voyait des enfants sur la plage d'Eastbourne mais n'arrivait pas à s'en faire des amis.

Les commentateurs de Carroll parlent, pour clore la question, des relations « platoniques » que l'auteur *d'Alice* entretenait avec ses amies-enfants. Fréquentations sans chaperons donc sans témoins. Dès que les parents s'opposaient au tête-à-tête, Carroll s'offusquait et mettait un terme à la relation. Carroll enlaçait ses amies, les prenait par la main, les embrassait, les serrait. Il demandait aux parents si leur fille était « embrassable », il demandait qu'on les lui « prête » pour une après-midi, pour un goûter, pour une pose, pour un spectacle, pour une promenade, pour des vacances entières, etc. Ils les déshabillaient et les photographiait nues. Ces nus n'avaient rien d'artistique. Ils n'avaient pas la valeur d'une œuvre d'art et ont été détruits par Carroll et sa famille. Cet homme aux étranges manières fut sans doute le plus grand pédophile de tous les temps. Le nombre de ses victimes est sidérant. Dans son journal il cite 800 noms. Carroll n'était pas un photographe professionnel. Il faisait de ses photographies un usage strictement privé. Ses photographies n'étaient pas exposées. Elles n'avaient pas pour Carroll la vocation de constituer une œuvre. Il s'agissait d'une collection. Cet usage privé de la photographie et en particulier de la photographie de nus rend la théorie du nu pur et idéalisé, clivé de la sexualité plus que problématique.

Notre prochain article inspiré de *My Little princess*, le film d'Eva Ionesco, fille de la photographe Eva Ionesco, contribuera sans doute à éclairer ce rapport de la photographie, et des photographes, aux nus enfantins.

Bibliographie :

Lewis Carroll, Oeuvres, tome I, éditions Bouquins, Robert Laffont, 1989 :

Les aventures d'Alice au pays des merveilles, in Oeuvres, tome I, éditions Bouquins, Robert Laffont, 1989, p. 45-117.

Lettres à ses amies-enfants, in Oeuvres, tome I, éditions Bouquins, Robert Laffont, 1989, p. 287-374.

Journaux, in Oeuvres, tome I, éditions Bouquins, Robert Laffont, 1989, p. 495-881.

Patrick Roegiers, *Lewis Carroll. Dessinateur et photographe ou le visage regardé*, éditions Complexe, 2003.